Rescapé de la goule de Foussoubie, ÉMILE CHEILLETZ NOUS FAIT LE RÉCIT DE LA TERRIBLE EXPÉDITION

« *Pour tenir jusqu'au bout, nous nous étions interdit d'évoquer le destin de nos deux compagnons* »

REMIS de ses émotions et de ses souffrances, mais néanmoins très « choqué » encore, Emile Cheilletz, l'un des rescapés de la goule de la Foussoubie, a fait, hier soir, au siège du Club-Alpin, un récit très complet de la tragique expédition, dont certains points restaient obscurs. Ainsi avons-nous pu avoir des précisions sur la mort de Jean Dupont et Bernard Raffy, mort dont Emile Cheilletz, Jacques Delacourt et Alain Besacier s'étaient interdits de parler tant qu'ils n'auraient pas revu le jour, afin de ne pas sombrer dans le désespoir.

D'AILLEURS, devait déclarer Emile Cheilletz, NOUS N'AVONS JAMAIS EU REELLEMENT PEUR. JUSQU'AU DERNIER MOMENT, NOUS PENSAMES QU'IL NE S'AGISSAIT QUE D'UN FORT ORAGE ET QUE LA PLUIE FINIRAIT BIEN PAR S'ARRETER DE TOMBER. D'AUTRE PART, NOUS PROGRESSIONS SANS CESSE VERS LA SORTIE. NOUS N'AVONS ETE VRAIMENT BLOQUES QUE LE JEUDI ALORS QUE NOUS NE NOUS TROUVIONS QU'A UNE QUINZAINE DE METRES DE L'ENTREE DE LA GROTTE.

Le jeune spéléologue a bien voulu répondre, en présence de son camarade Jacques Delacourt, à nos questions.

CONNAISSEZ-VOUS BIEN LE GOUFFRE QUE VOUS ALLIEZ EXPLORER ?

Non seulement nous le connaissions fort bien, mais, dimanche matin, pendant six heures, nous avons équipé le parcours avec beaucoup de précaution. Je dois dire que ce parcours ne présente aucune difficulté majeure et qu'il ne constitue nullement un exploit pour des spéléologues. Malgré tout, nous n'avons rien laissé au hasard dans nos préparatifs. En outre, nous étions fort bien équipés.

Dimanche, à 15 heures, nous avons installé notre camp de base dans la galerie des « Dégonflés ». Tombé à l'eau, Raffy resta au camp pour se sécher, tandis que mes camarades et moi-même parcourions trois kilomètres avec nos canots. Nous fûmes de retour à 19 heures. Nous avons passé une excellente nuit. Dans la matinée de lundi, des gouttes d'eau tombèrent de la voûte. Nous en avons évidemment déduit qu'il pleuvait, et avons décidé de plier le matériel.

AVEZ-VOUS EU ALORS CONSCIENCE DU DANGER QUE VOUS COURRIEZ ?

« Absolument pas. Nous nous somme dit : « C'est un orage. Ça ne durera pas ». Et c'est avec calme, sans précipitation, que nous avons rangé nos affaires. Mais, lorsque nous sommes arrivés à la voûte basse, sur nos canots, celle-ci n'était qu'à une quinzaine de centimètres de l'eau qui montait à une rapidité incroyable. Nous avons alors plongé, en abandonnant ainsi derrière la voûte tout notre matériel, y compris les vivres. Il était absolument impossible de nous charger un tant soit peu. Nous n'avions conservé que nos lampes électriques.

« Nous sortîmes de l'eau et, après une varappe difficile, nous entrâmes dans un étroit boyau d'un mètre de large et de deux mètres de haut. L'eau bouillonnait furieusement et u nviolent courant d'air nous giflait. Serrant nos lampes entre les dents, nous progressions lentement, lorsque Raffy laissa tomber sa lampe, et glissa. Il tomba à l'eau avant même que nous ayions eu le temps de lui tendre une corde. Son corps fut emporté à une vitesse folle par le courant. Il a rebondi de rochers en rochers avant de disparaitre dans le tourbillon d'une cascade de deux mètres. Il a certainement été tué dans les quelques secondes qui ont suivi sa chute.

— DEVANT LES DIFFICULTES QUI DEVENAIENT DE PLUS EN PLUS GRANDES, N'AVEZ-VOUS PAS EU L'IDEE DE REVENIR EN ARRIERE ?

« Bien sûr que si, mais un tel projet était irréalisable en raison de la montée continuelle des eaux. Arrivés en haut de la cascade, nous avons pu récupérer l'échelle posée le dimanche. Je suis arrivé à l'amarrer à un pilier stalagmitique afin que mes compagnons puissent franchir les douze mètres qui les séparaient de la vire à laquelle j'avais accédé. Il fallait passer horizontalement en chaînette (c'est-à-dire suspendu par les mains, les pieds avançant au même rythme sur les barreaux). Probablement pour aller plus vite, alors qu'il ne lui restait plus qu'un metre à parcourir, Jean Dupont lâcha sa prise pied. Sous le poids de son corps réparti en un seul endroit, l'échelle fit un angle aigu. Les jambes de Jean pénétrerent dans l' au et celle-ci ne tarda pas à remplir ses bottes.

« Le malheureux fut comme arraché à l'échelle. Son corps était projeté de récifs en récifs. Immédiatement, nous décrochâmes l'échelle et la lui lançâmes. Helas ; il était emporté par le courant à une vitesse vertigineuse. Nous fixâmes à nouveau l'échelle. C'était au tour d'Alain Bésacier. Terrorisé par la vision de cauchemar dont il venait d'être avec nous le témoin, il avançait avec une extrême prudence, craignant à chaque seconde de tomber dans le flot bouillonnant qui grondait au-dessous de nous. Nous nous efforcions de l'encourager en criant de toutes nos forces. Il mit une heure pour parcourir les douze mètres. »

NOUS SOMMES TOUJOURS DANS LA JOURNEE DE LUNDI

« Oui. Peu après ce passage dramatique, nous nous sommes installés, pour passer la nuit, dans une niche de 20 m. sur 3, à 5 mètres au-dessus de l'eau.

« Nous avons couché sur la terre glaise, étroitement serrés les uns contre les autres. Toutes les heures, nous nous partagions la place du milieu. Nos vêtements étaient évidemment trempés et nous souffrions terriblement du froid. »

LA MORT DE VOS CAMARADES AVAIT DU VOUS DEMORALISER AU PLUS HAUT POINT.

« Certes, mais nous nous efforcions de n'y point trop penser. D'ailleurs, afin de tenir coûte que coûte nous nous étions interdit d'évoquer entre nous leur fin tragique. C'est terrible de devoir s'imposer une telle discipline quand... »

Emile Cheilletz est très ému par ce rappel. Sa gorge s'est serrée et les paroles ne passent plus.

NOUS ARRIVONS DONC AU MARDI MATIN.

Emile Cheilletz se ressaisit.

« Le mardi matin, nous avons constaté que l'eau avait encore monté. Nous avons traversé à la nage le lac Renault et nous sommes trouvés au fond du premier puits consduisant à la sortie. Il y a en effet trois puits successifs. Le premier de 16 mètres, le second de 7 mètres et le troisième de 4 mètres. Nous avons effectué notre escalade le long de la paroi, au-dessus de l'eau qui montait continuellement. Nous étions à la moitié du premier puits lorsque j'ai fait une chute de 10 mètres. Dieu merci, j'étais assuré à l'aide d'une corde trouvée miraculeusement avant cette ascension, corde sans laquelle nous n'aurions pas pu progresser. A midi, nous nous sommes endormis sur un vire, mais nous fûmes réveillés cinq minutes plus tard par l'eau qui arrivait jusqu'à nous. Grâce à des prises à main, nous avons pu atteindre, sur la face opposée, une plate-forme assez vasée située très près de l'entrée de la goule, ainsi que nous avons pu le constater ensuite. »

« Nous avons disposé des dalles pour couper les courants d'air, puis nous nous sommes allongés. Toutes les trois heures, nous nous levions pour faire des mouvements de gymnastique. Nous commencions surtout à souffrir de crampes d'estomac. Ayant lu dans un roman d'aventures que des marins naufragés avaient survécu en ne mangeant que du suif et leurs ceinturons, j'ai coupé de tout petits morceaux de mon ceinturon que nous avons mastiqué et déchiqueté. Nous n'en avons guère grignoté qu'un centimètre chacun, mais nos crampes finirent par être beaucoup moins fortes.

« La journée de mercredi fut très longue. D'autant plus que nos lampes n'émettaient plus qu'une pâle lueur. »

— COMMENT SE FAIT-IL QUE VOUS N'AYEZ PAS APERÇU LES BIDONS ET LES PLANCHETTES QUE LES SAUVETEURS CONFIAIENT AU TORRENT ?

« Tels que nous étions placés nous tournions le dos au torrent. C'est d'ailleurs par miracle que, le jeudi, j'ai vu les bidons. Vers 9 heures du matin, j'allais boire lorsque mon regard fut attiré par une lumière. Je crus à une hallucination et appelai mes camarades. La lumière tournoyait dans le puits. Nous avons pensé qu'un homme-grenouille venait de tomber et nous nous apprêtions à jeter notre corde quand nous vîmes qu'il s'agissait d'un bidon. Quelle joie ! Quel délire ! Nous récupérâmes ainsi plusieurs bidons en peu de temps et pûmes enfin nous restaurer.

« Nous avons également recueilli les messages envoyés par le père de Jacques Delacourt. Ils nous réconfortèrent plus encore que les victuailles. Nous les avons lus et relus je ne sais combien de fois.

« Mon Dieu, que la nuit du jeudi au vendredi fut longue. Nous ne nous sommes assoupis qu'à 5 heures du matin. A notre réveil, à 8 heures, nous avons constaté avec la joie que vous deviné que l'eau ne coulait plus. Alors nous avons repris notre ascension. « bientôt nous sommes tombés dans les bras de nos sauveteurs. »

Ainsi se terminait une expédition qui, en temps normal, est considérée comme une « classique » en matière de spéléologie. A cause de pluies tenaces, trois jeunes gens pleurent leurs deux amis. Et ils ne sont pas près d'oublier ces terribles heures d'angoisse.

En présence de deux des dirigeants lyonnais du Club Alpin, et de Jacques Delacourt (à l'extrême gauche), Emile Cheilletz revit, sur un plan, du gouffre, les heures d'angoisse qu'il a vé cu avec ses compagnons. Alain Besacier, le troisième rescapé n'avait pas pu se déplacer pour participer à cette réunion

AA
Le Progrès
(lundi 10 juin 1963)
p.?

(Coll. MEYSSONNIER Marcel)
(Collection ANDRÉ Daniel)
(Collection FRACHON Jean-Claude, site juraspeleo.com)
[mise en page différente sur édition "Jura"]

Rescapé de la goule de Foussoubie, ÉMILE CHEILLETZ NOUS FAIT LE RÉCIT DE LA TERRIBLE EXPÉDITION.
« Pour tenir jusqu'au bout, nous nous étions interdit d'évoquer le destin de nos deux compagnons »